

Lacoste, Yves (1990) *Paysage politiques*. Paris, Le livre de poche, 288 p.

Jean Bergevin

Volume 35, numéro 96, 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/022232ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/022232ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

0007-9766 (imprimé)

1708-8968 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

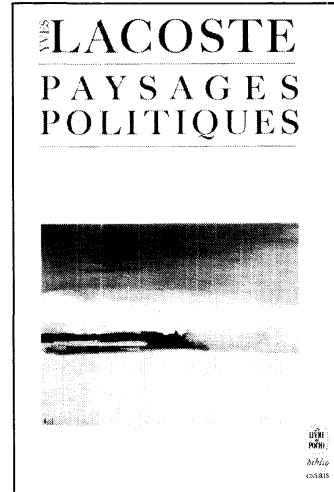
Citer ce compte rendu

Bergevin, J. (1991). Compte rendu de [Lacoste, Yves (1990) *Paysage politiques*. Paris, Le livre de poche, 288 p.] *Cahiers de géographie du Québec*, 35(96), 626–628. <https://doi.org/10.7202/022232ar>

une pierre lourde de conséquence pour l'édification d'une véritable discipline des dérivés toponymiques, geste dont il doit être chaleureusement remercié.

Jean-Yves Dugas  
Commission de toponymie  
Québec

LACOSTE, Yves (1990) *Paysages politiques*. Paris, Le livre de poche, 288 p.



C'est d'abord la fort belle couverture de l'ouvrage reproduisant le *Soleil couchant* de Nicolas de Stael (1955) qui piègea notre regard dans la librairie. Le nom de l'auteur, le titre et un trop rapide coup d'oeil à la table des matières devaient par la suite nous convaincre de passer à la caisse — la stratégie de mise en marché fonctionne à merveille. Mais disons d'emblée que la lecture fut décevante. Ce livre ne développe pas vraiment le thème annoncé par le titre. Il forme plutôt un assemblage composite de sept textes regroupés en trois parties inégales — *La carte et le paysage* (63 p.); *Penseurs d'espaces* (159 p.); et *Déserts et traversées* (44 p.) — précédées par une intéressante introduction intitulée *Le guide et l'exploration*. L'absence de conclusion témoigne bien du caractère hétéroclite de l'ensemble.

La première partie du livre compte deux textes. Un premier traite du hasard dans ses rapports avec la géographie. La carte est présentée comme «un outil anti-hasard» (p. 20) et l'appareil de l'État comme un initiateur de «diverses procédures de réduction des hasards» (p. 23). Le «savoir-penser l'espace» se pose alors comme un excellent moyen d'obtenir une certaine «maîtrise du hasard» pour faire une véritable géographie des risques à caractère prévisionnel. Mais c'est surtout le second texte intitulé *À quoi sert le paysage? Qu'est-ce qu'un beau paysage?* qui satisfait au titre de l'ouvrage. Ici, l'auteur s'intéresse au paysage «... en tant que regard sur une portion d'espace concret et en tant que spectacle» (p. 42). Comme on devait s'y attendre, Lacoste insiste sur l'intérêt stratégique des paysages — «l'observation des paysages sert, d'abord, à faire la guerre» (p. 56) — , sur la représentation de ceux-ci

---

depuis la *Topographica Gallica* commandée par Henri II, mais aussi sur leur coïncidence avec le *beau*. Cette présentation permet de rendre compte de la confusion entre *paysage* et *espace* existant en géographie depuis au moins Vidal de la Blache et qui pousse à délaisser l'étude véritable du premier pour recourir plutôt à la carte et au bloc diagramme représentant le second. Aujourd'hui, l'utilité d'observer le paysage résiderait dans ce qu'on pourrait appeler sa valeur civique. En effet, celui-ci doit favoriser l'apprentissage du «savoir-penser l'espace» par les citoyens et ainsi les rendre à même de mieux saisir les enjeux et les conséquences des projets d'aménagement dans leur communauté.

La seconde partie de l'ouvrage est consacrée à trois «penseurs d'espaces». Dans *Braudel géographe*, Lacoste fait part d'abord du cheminement qui l'a conduit à voir une convergence dans les oeuvres de Fernand Braudel et Ibn Khaldoun. Malgré les siècles qui les séparent, ils dissociaient tous deux les temps de l'histoire et voyaient dans les «temps longs» un grand potentiel explicatif. Braudel fut pour Lacoste un grand géographe en raison non seulement de l'importance qu'il accordait aux «facteurs géographiques», mais aussi parce qu'il articulait un raisonnement géographique à son raisonnement d'historien (p. 85). S'appuyant sur *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, Lacoste montre que l'identification des différents temps chez Braudel (courts, intermédiaires et longs) se double d'une différenciation des niveaux d'analyse spatiale qui s'accorde bien avec sa propre conception du savoir géographique. Cette autre convergence l'amène à répéter sa position sur la géographie et sa fonction, à critiquer l'école vidalienne et à bien marquer la distance prise par Braudel face à son maître Lucien Febvre qui fut en son temps le théoricien de cette géographie universitaire en France.

Le second «penseur d'espaces» est Julien Gracq qui est présenté comme «un écrivain géographe» (p. 151). Lacoste rappelle d'abord que cet auteur fut agrégé d'histoire et de géographie et travailla à une thèse de géomorphologie sous la direction d'Emmanuel de Martonne. Cette formation n'aurait cessé de marquer son oeuvre littéraire: «... on pourrait croire que l'inspiration géographique de Julien Gracq ne pouvait que décliner au fur et à mesure qu'il s'éloignait de sa vocation initiale. En vérité, il n'en est rien, ou c'est plutôt l'évolution inverse que l'on peut constater si l'on envisage l'ensemble de l'oeuvre... » (p. 152-153). *Le rivage des Syrtes* — oeuvre prisee par l'académie Goncourt — serait un «roman géopolitique» (p. 151) en raison du traitement «... des différents niveaux de pouvoir tels qu'ils s'exercent dans le dispositif spatial d'un appareil d'État» (p. 160). À l'appui de son interprétation, Lacoste reproduit des morceaux choisis tirés du premier chapitre du roman. Les riches descriptions du paysage auxquelles se livre le narrateur envoyé comme observateur sur le front des Syrtes par le pouvoir d'Orsenna en guerre depuis trois siècles avec le Farghestan, ne suffisent pas selon nous à conférer à ces extraits un contenu géopolitique. Les ingrédients ne font pas le plat.

Élisée Reclus, à qui l'équipe de la revue *Hérodote* livre un véritable culte depuis déjà plusieurs années, est le dernier penseur d'espaces de cette seconde partie de l'ouvrage. Lacoste se sert ici de l'oeuvre de ce grand géographe pour venir critiquer — encore — la géographie vidalienne. Il ne rate pas non plus l'occasion de décocher une flèche en direction d'un Groupe d'intérêt public du Sud de la France à qui il

---

reproche d'avoir pris les lettres de ce nom pour faire un acronyme sans toutefois retenir l'esprit de l'oeuvre de celui qui le porte. Après avoir présenté Reclus comme un «géographe complet» (p. 197) et rappelé les lignes de force de ses principaux ouvrages, Lacoste analyse la position de celui-ci devant les problèmes géopolitiques. Sur ce point il affirme même la supériorité des analyses géopolitiques de Reclus sur celles de Friedrich Ratzel (p. 210-211). Lacoste a sûrement raison, d'autant plus que Ratzel faisait plutôt de la géographie politique... Il poursuit en critiquant — toujours — les «silences» de la géographie universitaire française devant «le spectre de la géopolitique» (p. 222), silences qu'il ne comprend pas et sur lesquels il promet de revenir «... lorsque les choses seront plus claires et la réflexion plus avancée» (p. 231). En attendant, il termine cette partie en insistant avec raison sur l'exemple de Reclus dont la «géographie globale» illustra la capacité critique du discours géographique.

La dernière partie, intitulée *Déserts et traversés*, accroît la disparité de l'ouvrage. Deux textes la composent. Un premier — *Unité et diversité des déserts* — définit le désert comme «... un vaste territoire où l'on ne peut cultiver sans irrigation...» (p. 252) et montre les grandes différences qui existent dans les conditions naturelles et dans les conditions de vie de ceux qui l'habitent. Une discussion sur les oasis permet de rappeler que des territoires pourtant très peuplés appartiennent à des déserts et en subissent les contraintes. Lacoste donne entre autres l'exemple de la région de Los Angeles. Il aborde aussi les enjeux et les problèmes de la sédentarisation des populations nomades des déserts et de la construction des grands barrages en ces milieux. L'ouvrage se termine abruptement par un court texte exposant les principales données géopolitiques du Sahara.

Du hasard aux déserts en passant par la littérature et l'histoire, sans oublier évidemment les paysages et leurs valeurs, cet ouvrage de Lacoste laisse une impression de papillonnement. De plus, la répétition de certaines idées sur les faiblesses de la géographie vidalienne ou encore la pertinence du «savoir-penser l'espace» frôle la marotte. Cela dit, la disparité des sujets abordés ne diminue en rien l'intérêt de ces textes qui, pour la plupart, étaient déjà publiés par ailleurs.

Jean Bergevin  
Département de géographie  
Université Laval